

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 7 (1874)

Artikel: La crise théologique en Amérique : ou le scepticisme moderne
Autor: Blauvelt, Auguste
Kapitel: II: Que peuvent faire nos théologiens?
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dieu, survivent dans la future lutte pour l'existence, dans les esprits de toutes ces masses, tout chrétien, disons-nous, a de quoi s'alarmer. En effet non-seulement le public pensant de l'Amérique est prêt à prendre feu sur toutes ces questions et sur toutes les autres questions chrétiennes vitales, mais Strauss, Renan, Darwin, Huxley, Tyndall, H. Spencer, et d'autres, en personne ou par leurs disciples, ou bien par leurs ouvrages, conférences, essais, poèmes, romans même, s'insinuent dans ce public et ne cessent de souffler le feu avec la plus grande ardeur. Le feu y est donc : oui, les flammes ont déjà relui en tous lieux et se répandent maintenant partout. Si les chrétiens américains, si les avocats et hommes d'état, les hommes de lettres et autres laïques chrétiens de l'Amérique qui peuvent guider l'esprit public, et le clergé chrétien d'Amérique aussi, ne veulent pas en être dans dix ans au point où en sont ces mêmes classes de chrétiens en Europe, courant çà et là en se tordant les mains et se déchirant le cœur à la vue de l'extension terrible de cette désolation qui nous menace déjà, et cherchant presque affolés à sauver la foi et le système chrétiens d'une ruine et d'une destruction plus complètes, il faut que quelque chose soit fait par tous ces amis de Christ au milieu de nous, et cela avec intelligence, promptement et efficacement.

II. Que peuvent faire nos théologiens ?

Pour prendre une attitude intelligente à l'égard du scepticisme moderne, le clergé américain devrait avant tout éviter avec le plus grand soin toutes ces désastreuses illusions où tombèrent au point de départ, on n'en peut douter, presque tous les clergés d'Europe. Par exemple Froude dit en 1863 : « Les prélats instruits parlent de présomption de la raison humaine : ils nous disent que les doutes naissent de la conscience pécheresse, et de l'orgueil du cœur irrégénéré. » « Ils traitent les difficultés intellectuelles comme si elles méritaient plutôt d'être condamnées et punies que considérées et pesées. » « Et ils affectent en conséquence de mettre au rang de ridicule

folie tout ce qui les trouble ou leur déplaît. » Mais ces chrétiens pensants et cultivés qui dans toute l'Europe, déjà en 1863, avaient été plus ou moins ébranlés dans leur foi religieuse par les principaux sceptiques modernes, n'étaient point d'humeur à suivre un pareil traitement. « Plus le clergé leur dit, comme Froude, que le salut de leurs âmes dépend de la rectitude de leurs opinions, moins ils (les laïques) osent fermer les yeux aux questions qui sont posées sur un ton de plus en plus élevé. » « Le temps de la répression est passé..., et le seul remède est une investigation profonde et loyale. » « Les théologiens conservateurs en Angleterre ont poussé le silence jusqu'à l'imprudence. »

Forcé ainsi de reconnaître en quelque manière « les perplexités sincères d'esprits honnêtes » qui prévalent maintenant partout au milieu des chrétiens au sujet de plusieurs des traits les plus fondamentaux du christianisme, le clergé anglais commit une autre bétise, en proclamant que tout ce soi-disant scepticisme moderne n'était qu'une résurrection, sous une forme légèrement différente, des idées mortes et enterrées du passé, si fertile en hérésies. « L'archevêque de Cantorbery, dit encore Froude, nous renvoie à Usher comme à notre guide..... Les objections de la génération actuelle d'infidèles sont, dit-il, les mêmes qui ont été réfutées maintes et maintes fois, et telles qu'un enfant peut y répondre. » « Les autorités ecclésiastiques persistent à refuser de regarder en face les difficultés; elles prescrivent pour les troubles spirituels les doses déjà fixées par Paley et par Pearson. Mais cela ne réussira pas. Leurs élèves grandissent et luttent pour eux-mêmes sans l'aide de ceux qui auraient dû être leurs avocats et qui ne l'ont pas pu ou pas voulu; quant à l'amertume de ces conflits qui chez la plupart d'entre eux aboutissent à un doute qui brise le cœur ou à une insouciance indifférente, ces choses ne sont que trop connues de quiconque s'intéresse à ce sujet. » La vérité est que bien loin de n'être qu'une résurrection sous une forme légèrement changée du passé, le scepticisme moderne est d'une façon éminente une affaire du moment présent en opposition au passé. Même dans quelques-unes de ses

plus anciennes formes, ainsi tel qu'il se présente dans la première *Vie de Jésus*, de Strauss, le scepticisme moderne n'a pas quarante ans ; et ce n'est que l'année passée que le vieux Strauss lui-même a donné au monde chrétien dans *l'Ancienne et la nouvelle foi*, l'expression définitive de son système religieux. Le darwinisme n'a pas encore dépassé la première et bouillante période de controverse avec le christianisme ; et ce ne sera peut-être pas avant la génération suivante que l'on pourra en comprendre entièrement les conclusions finales, spécialement quant aux vues chrétiennes sur l'Écriture.

La *Vie de Jésus* de Renan, malgré sa circulation universelle et les nombreux comptes rendus qu'on en a écrits, est tellement en avance sur son époque qu'un bien petit nombre de personnes, peut-être, ont seulement soupçonné déjà quelles terribles questions sur Christ et le christianisme elle soulève, et que nos successeurs les penseurs religieux qui nous suivront auront à résoudre à leur aise.

Ecce Homo nous présente une autre forme de spéculation anti-chrétienne, mais si peu reconnue pour anti-chrétienne que nous en sommes à douter réellement si le clergé chrétien a bien cessé de le proclamer du haut de la chaire comme un meilleur exposé que nos évangiles, ou les critiques chrétiens de le louer comme une contribution vraiment chrétienne à notre littérature scientifique moderne. H. Spencer et ses disciples aussi envahissent aujourd'hui les presses d'Europe et d'Amérique avec le développement graduel de ce système entièrement anti-chrétien. Bref, ceux qui ne veulent voir dans le scepticisme moderne qu'une résurrection du passé devraient appeler aussi un chemin de fer une diligence ressuscitée, le télégraphe un postillon transformé. Ce n'est pas assez dire : comme on le reconnaîtra de plus en plus, on pourrait tout aussi bien administrer les « doses consacrées de Paley et de Pearson, » et d'autres apologistes dépassés, à un poteau qu'à un homme quelconque qui a une fois, sérieusement et honnêtement, été atteint par les profonds doutes religieux particuliers à notre époque.

Mais le clergé anglais ne commença pas plus tôt à se douter

obscurément de ce fait, qu'il commit une autre bévue. Si les doses prescrites de Paley et de Pearson ne suffisent pas, semblent-ils s'être dit, un plus grand usage de la confession de foi et du catéchisme fera sans doute l'affaire. Mais quel fut le résultat ? « Pendant que notre clergé, dit le duc de Somerset, insiste sur la dogmatique, le scepticisme pénètre toute l'atmosphère intellectuelle, dirige les sociétés les plus instruites, inspire la littérature religieuse du jour, et monte même dans les chaires de l'église. » La citation que nous avons donnée ci-dessus de l'archevêque de Cantorbury renferme une erreur analogue : il suppose implicitement qu'il y a une sorte de force logique mystérieuse, une espèce de talisman contre les enseignements religieux des sceptiques modernes, dans la seule affirmation qu'ils ne sont que « la génération présente d'incrédules. » Il fut un temps, en effet, où, dans toute la chrétienté, on se croyait dispensé de réfuter une opinion dès qu'on l'avait déclarée hérétique, et de répondre à un ouvrage en déclarant son auteur incrédule. Mais ces jours sont passés. « Le scepticisme, dit le duc de Somerset, a pris droit de bourgeoisie dans la société moderne et ne sera pas repoussé par des dénonciations contre l'incrédulité ou par les lamentations d'une piété sentimentale. » Le professeur Seeley nous informe qu'étant « mécontent des conceptions courantes sur Christ, il se sentit obligé de considérer à nouveau le sujet entier, et d'accepter sur lui, non pas les conclusions que les docteurs de l'église ou même les apôtres ont marquées de leur autorité, mais celles que les faits eux-mêmes, examinés avec critique, paraissent garantir. » En d'autres termes, ceux qui sont troublés dans leur foi religieuse ne se préoccupent plus de savoir si une opinion est orthodoxe ou non. Ces expressions impliquent que l'opinion a été certifiée par quelque norme religieuse, telle qu'une confession de foi donnée, un catéchisme ou un livre sacré. Mais ce que ces hommes ont maintenant besoin de connaître ce n'est pas ce qu'une confession de foi, un catéchisme, ou même la Bible enseigne, mais simplement ce qui est vrai. Dire à ces hommes ce que « les docteurs de l'église ou même les apôtres ont scellé de leur autorité » ne sert de rien en soi-même. Leur dire ce

que la Bible même a dit au sujet d'une question controversée ne sert en soi-même de rien non plus. Car, pour laisser de côté la question de l'Ancien Testament et des épîtres du Nouveau, Froude nous dit franchement, dans le passage cité plus haut, que « la vérité de l'histoire évangélique est maintenant plus universellement mise en doute en Europe que jamais depuis la conversion de Constantin. » Et il n'est pas douteux qu'il en soit ainsi, non-seulement en Europe, mais dans tout le monde chrétien. C'est-à-dire qu'il n'y a plus aujourd'hui, pour les esprits de tous ces hommes si profondément et désespérément plongés dans le doute et l'incrédulité au sujet de la foi et du système chrétien, aucune norme fixe qui puisse leur garantir la vérité ou la fausseté d'une idée donnée. Si les évangiles eux-mêmes leur dénoncent telle vue donnée comme hérétique ou fausse, les évangiles doivent se souvenir que leur propre véracité est dans ce moment mise en question par ces mêmes hommes.

En entreprenant d'agir d'une manière intelligente à l'égard des doutes religieux profonds élevés maintenant dans des multitudes d'esprits chrétiens par les chefs du scepticisme moderne, le clergé américain, évitant quelques-unes des premières et des plus désastreuses erreurs commises par presque tout le clergé européen, se souviendra que ces doutes ne peuvent point être repoussés comme puérils ou futiles, ni être attribués à la présomption de la raison humaine, à la conscience pécheresse ou à l'orgueil du cœur irrégénéré, mais doivent, au contraire, être promptement reconnus comme de très sérieuses et loyales difficultés intellectuelles surgies dans l'esprit de profonds penseurs. Ces doutes doivent donc être pris en considération et pesés. Qu'on se garde de dénoncer contre eux des châtiments ou de les traiter de ridicule folie. Il ne faut pas non plus se figurer qu'ils rentrent uniquement dans des objections contre le christianisme « qui ont déjà été réfutées plus d'une fois et auxquelles un enfant pourrait répondre. » Le fait est que plusieurs de ces objections sont à peine bien comprises d'un théologien sur mille, et que chacune d'elles procède des penseurs les plus profonds et des savants

les plus accomplis. Et pendant qu'on s'aperçoit de plus en plus combien il est impossible que des âmes rendues malades par ces doutes et ces craintes religieuses modernes, soient guéries de leur mal spirituel par « les doses prescrites de Paley et de Pearson, » et d'autres apologistes démodés, on ne doit pas oublier d'autre part que, eût-on épuisé pour ces âmes toute la pharmacopée de la dogmatique, leur cas en sera tout aussi mauvais, si ce n'est pire que jamais. Ce que ces pauvres âmes réclament n'est pas qu'on leur dise simplement ou même qu'on leur démontre que telle ou telle opinion est hérétique ou orthodoxe : ce qu'elles désirent seulement savoir est si elle est vraie ou fausse. Et, pour déterminer cette question, il est parfaitement inutile de les renvoyer à la confession de foi, ou au catéchisme, ou même aux Ecritures, comme à un témoin ou à une norme. Toutes les normes, tous les témoins religieux existant dans la chrétienté sont aujourd'hui, sans exception, mis en question aussi, pour savoir si eux-mêmes sont vrais ou faux.

Mais, outre les précautions à prendre pour éviter les bévues du clergé européen, il faut encore une préparation positive avant qu'aucun théologien de la vieille école, ou élevé sous l'influence de l'ancienne théologie, puisse lutter un seul instant, avec intelligence ou succès, avec les nouvelles écoles de pensée anti-chrétienne. Le clergé européen semble être parti de la supposition qu'il pourrait en un instant étouffer l'influence sur les chrétiens de cette « génération présente d'incrédules. » Telle fut justement, sans aucun doute, la source principale, le point de départ de toutes les bévues passées, et non-seulement de celles que nous avons citées, mais de bien d'autres encore. « Ils ne vont pas, dit Froude, au-devant des difficultés réelles : ils les méconnaissent, les défigurent ; ils chantent victoire sur des adversaires avec lesquels ils n'ont jamais croisé le fer, et courent aux conclusions avec une presse qui ne peut que faire sourire. » « Nous nous apercevons seulement, quand nous en venons à leurs écrits, que leurs promesses si hautement exprimées n'aboutissent à rien, que leur principal objet est d'éviter le terrain difficile, et que les points

où nous réclamons à plus grands cris satisfaction sont passés sous silence ou réfutés par d'impuissants lieux-communs. » Mais comment cela ? Assurément ce n'est pas que le clergé anglais ait eu la moindre idée de s'être rendu maître du scepticisme moderne, même aux yeux des chrétiens intelligents, après ce simple procédé, aussi absurde que superficiel. Simplement, il n'a pas su ce qu'il avait à faire ou comment il avait à le faire. Nés et élevés comme ils l'avaient été, enrôlés, formés, disciplinés, équipés, comme ils l'avaient été, pour une tout autre sorte de guerre, que pouvaient-ils faire ? Prêts à marcher, c'est-à-dire à choquer leur solide armure pour la millièame fois contre des os secs, dans la grande vallée des hérésies passées et anathématisées, ils ne pouvaient guère lutter qu'en désordre lorsqu'ils se trouvèrent subitement appelés à tenir tête aux écoles de pensée anti-chrétienne, bien vivantes en chair et en os. Le résultat fut, comme l'observe Froude, qu'ils « ne résolurent pas la moindre difficulté, et ne convainquirent personne qui ne fût déjà convaincu. » Ainsi, le clergé américain désire-t-il ne pas répéter simplement ce *faux pas* qu'a fait le clergé anglais dans son opposition aux sceptiques modernes, il ne doit pas alors leur résister sans s'y être préparé d'une façon spéciale.

La première chose à faire est de considérer et d'étudier dans tous leurs traits essentiels ces ennemis du Christ, en Europe, afin qu'on puisse toujours les reconnaître exactement et sans erreur lorsqu'on les rencontrera, et cela sous quelque déguisement américain qu'ils puissent revêtir. Nous ne voulons pas dire qu'il n'existe pas parmi nous des formes purement indigènes de scepticisme, ou que ces formes ne réclament pas de nous une attention spéciale, intelligente et prompte. Mais ce que nous voulons relever ici c'est que les formes réellement indigènes de scepticisme qui existent aujourd'hui chez nous ne sont pas les formes européennes. De là résulte que si quelque ecclésiastique américain a l'intention de combattre spécialement ces dernières formes, et ne veut pas se trouver en même temps plus ou moins engagé dans la lutte contre une centaine d'autres formes, il doit examiner et étudier à fond les formes

européennes elles-mêmes, jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de manquer son homme jamais, nulle part, et sous quelque déguisement américain qu'il le rencontre sur le champ de bataille. Que l'on compare, par exemple, les conférences données à Boston en 1870 et 1871, par quelques-uns des ecclésiastiques les plus éminents de la Nouvelle-Angleterre, sur le christianisme et le scepticisme, avec celles données par le président Mac-Cosh à New-York, en 1870, sur le christianisme et le positivisme. On verra que les premières forment une sorte de batterie générale, et presque confusément déchargée contre toutes sortes de scepticismes existant maintenant parmi nous, étrangers, indigènes et mixtes, avec quelques coups épars pour ces autres espèces de doutes qui n'existent plus chez nous, mais sont dès longtemps morts, ici comme partout, chez les esprits qui vivent et qui pensent. Les conférences du président Mac-Cosh, au contraire, sont dirigées d'une manière beaucoup plus spéciale contre quelques-unes des formes les plus remarquables et les plus importantes de la pensée anti-chrétienne. A part quelques coups spécialement à l'adresse des habitants de Boston, presque toute son attaque est dirigée avec persévérance uniquement contre les principaux sceptiques d'Europe.

Mais, pour quiconque entreprend d'une manière vraiment digne de se mettre à même de connaître exactement et de combattre les principaux écrivains anti-chrétiens d'outre-mer, il ne s'agit pas de tolérer un instant la folle idée qu'il n'y ait là qu'un jeu d'enfants. Ecoutez, au contraire, le récit que Renan donne de la préparation de sa *Vie de Jésus*. Il nous dit avoir réfléchi jour et nuit à ces questions, n'avoir négligé parmi les anciennes autorités aucune source d'information. A la lecture du texte, il a pu ajouter une fraîche source de lumière, l'examen des lieux où se sont passés les événements. Depuis son retour, il a travaillé incessamment avec cinq ou six volumes autour de lui, pour vérifier et corroborer en détail l'esquisse écrite par lui à la hâte dans une hutte de Maronites. Plus tard, il remarque que, pendant les quatre ans qui ont suivi la première publication de son ouvrage, il a constamment travaillé à l'améliorer. Le nombre des critiques qui lui ont été faites lui ont en un sens

facilité la tâche. Il dit avoir lu toutes celles qui avaient la moindre importance, et croit pouvoir affirmer en conscience qu'en aucun cas, les outrages et les calomnies qui pouvaient y être mêlés n'ont pu l'empêcher de tirer avantage de toute bonne idée qu'elles pouvaient renfermer. Il a tout pesé, tout examiné. C'est par un travail aussi opiniâtre qu'un esprit des plus brillants et des plus accomplis de l'Europe, comme M. Renan, a loyalement préparé sa *Vie de Jésus*. Et ce qui est vrai de lui est plus ou moins vrai de même de l'*Ecce Homo* de Seeley, de l'*Origine des espèces* de Darwin, des *Premiers principes* de H. Spencer, et autres volumes anti-chrétiens des mêmes auteurs ou d'autres en Europe, dont l'impression a été puissante, étendue et durable sur les esprits des penseurs dans toute l'étendue de la chrétienté. Ces œuvres ont eu pour elles non-seulement des génies de premier ordre, mais beaucoup de temps, une pensée profonde, des recherches attentives, et le plus rude travail. Un ecclésiastique américain a beau être un docteur accompli en tout ce qui rend le champion du christianisme victorieux lorsqu'il n'a affaire qu'avec des incrédules des temps passés ou même avec les diverses formes du scepticisme du moment indigène à notre pays, dès qu'il en vient à lutter avec les grands chefs européens de l'anti-christianisme, il lui faut un génie de premier ordre, beaucoup de temps, une pensée profonde, des recherches nombreuses, et le plus rude travail aussi, pour se trouver à la hauteur de l'adversaire. Aux yeux des juges compétents, même si le juge compétent est un chrétien, les puissants penseurs anti-chrétiens avec lesquels le clergé américain est censé se mesurer, triomphent de la manière la plus facile de ces têtes vides et de ces beaux parleurs.

Ces ennemis de la foi chrétienne ne doivent donc pas être combattus uniquement par cette dernière classe de théologiens, qui cependant seront sans doute les premiers à prendre rang sur le champ de bataille et à le remplir de leurs pernicieuses clameurs, mais ils doivent être combattus aussi et si possible vaincus et dominés par ces autres théologiens qui parmi nous sont en même temps nos penseurs les plus capables et nos savants les plus distingués. Mais quand ceux-ci se

prépareront pour tout de bon à combattre pour longtemps les sceptiques modernes, il faudra qu'ils se livrent à un travail intense, calmement, patiemment, dans le silence du cabinet. Pendant cette période de travail préparatoire et de silence, des systèmes de spéculation anti-chrétienne, vastes et variés, se présentant sous forme de gros volumes, doivent être calmement médités et si possible médités à fond. Puis comme seconde phase de préparation, il faut que ces systèmes soient développés dans leurs formes les plus essentielles et suivis dans toutes leurs innombrables ramifications dans chaque branche des hautes régions de la culture européenne aussi bien que de la littérature. Vraiment c'est le cas de dire : *hoc opus hic labor est !* Heureux, en vérité, celui qui, après bien des mois et même bien des années d'étude, dans la retraite et le silence, commence enfin à sentir qu'il peut non-seulement parler, mais parler de telle sorte que, pendant que ses partisans religieux le récompensent sans doute de leurs applaudissements, les sceptiques eux-mêmes écoutent sa parole parce qu'il force leur attention. De cette préparation très spéciale, très longue, très patiente, nécessaire au clergé américain pour lutter avec intelligence et succès contre les principales formes de l'anti-christianisme européen, il résulte avant tout que les membres du clergé en question qui sont activement engagés dans les devoirs ordinaires de leur vocation n'ont guère plus à faire qu'à tenir le sujet tout entier éloigné de la chaire. Il leur est impossible de se réserver le temps nécessaire pour cette préparation dans l'étude à bâtons rompus qui seule leur est accordée, au milieu de leurs constants appels, de leurs nombreux soucis ; aussi le verbiage ordinaire de ceux qui, parfaitement mal préparés, parfaitement incapables en réalité de faire une exacte distinction entre Strauss et Renan, Darwin et Spencer, ou même Seeley et un auteur chrétien, ce verbiage, disons-nous, est pire qu'une mauvaise absurdité. Il peut sans doute leur gagner la récompense légère de l'ignorant zélote qui porte le nom de chrétien, mais il ne peut que peiner ceux des amis de Christ qui sont réellement au fait des choses, pendant qu'il dégoûte le sceptique honnête et profond. « Sans aucun doute, dit M. Froude,

c'est une chose tentante que de monter dans une vaste chaire, et, alors là, avec grand étalage d'intelligence, de pourfendre l'infidèle absent, absent du raisonnement de l'orateur.» Mais pour les raisons indiquées, il est fort à souhaiter qu'en général, nous, pasteurs américains pratiques, laissions à ceux des autres pays toutes ces sortes de vaines gasconnades. Même dans les cas comparativement exceptionnels où le prédicateur est incontestablement plus ou moins compétent pour traiter en maître la question, le silence ou un silence relatif dans la chaire, serait toujours, semble-t-il, en tout état de cause la meilleure chose. Car avant tout aucune tractation scientifique d'une des questions vitales maintenant débattues entre le christianisme et le scepticisme ne saurait être abordée devant un simple auditoire populaire, tel que celui qui compose ordinairement les congrégations chrétiennes. Ce qui a coûté au travailleur paisible plusieurs mois, plusieurs longues années peut-être de la méditation la plus profonde, des recherches les plus complètes, ne peut être compris même du plus instruit des auditeurs du dimanche dans une simple réunion; aussi pour la généralité des auditeurs ce ne sera qu'un pur chaos. Froude nous semble faire trop peu de compte de « la répugnance compréhensible à troubler par la discussion les esprits des gens non cultivés ou à demi-cultivés. » Il est vrai sans doute, comme il l'allègue, que « l'incertitude qui autrefois n'affectait que les plus instruits s'étend maintenant à toutes les classes. » Mais ces masses ébranlées plus ou moins dans leur foi religieuse par les sceptiques modernes, sont celles qui lisent et pensent, et doivent être distinguées de ces autres masses rassemblées dans nos églises chaque dimanche. Le prédicateur ne doit pas oublier cette autre portion très considérable de ses auditeurs pour lesquels la pensée de la moindre question concernant leur foi religieuse personnelle et du moindre problème est positivement pénible; bien plus, pour qui toute discussion sur les bases de cette foi est presque impossible à supporter. Pourquoi ces derniers seraient-ils forcés d'entendre ce qui est pour eux une sorte de torture?

Toutes réserves faites pour certains prédicateurs et certains

auditoires exceptionnels, c'est dans la presse et non dans la chaire qu'il convient de débattre des questions de cet ordre. Des discussions de valeur portées devant le public par le moyen de la presse peuvent non-seulement être étudiées à loisir et comprises par le chrétien instruit ; elles peuvent aussi circuler librement parmi les masses chrétiennes elles-mêmes qui pensent et lisent, et qui ont été ébranlées par le scepticisme moderne, tandis qu'elles ne sont pas en même temps rudement et cruellement infligées à ces autres masses chrétiennes qui n'ont pas été ébranlées elles-mêmes ou qui ne peuvent même apprendre sans un pieux tremblement que pareille chose est possible même pour d'autres personnes. En outre, pour ce qui est de l'obligation morale, le clergé peut toujours alléguer le fait signalé au début de cet article que d'une façon générale ce n'est pas par la chaire, mais plutôt par la presse que tous ces troubles récents au sujet des bases de la religion ont été produits et répandus dans le monde chrétien. Une grande responsabilité pèse donc avant tout sur ces ecclésiastiques américains qui ont affaire non pas avec la chaire avant tout, mais avec la presse du pays, soit comme éditeurs, soit comme auteurs. Maintenant que l'anti-christianisme européen se précipite comme un flot de marée par tous les canaux de la littérature américaine, et que l'œil exercé peut discerner pas bien loin à l'horizon une vague de ce même anti-christianisme avançant constamment vers nos rivages, il faut que nous provoquions promptement dans ces mêmes canaux un mouvement tout aussi fort en sens contraire, une marée tout aussi puissante de pensée chrétienne, sans cela la foi et les espérances chrétiennes, exactement comme en Europe, disparaîtront à notre grand effroi du milieu des foules de notre nation qui pensent et lisent. Jusqu'ici cependant, sauf quelques exceptions presque aussi rares que des visites d'anges, le clergé américain qui est en relation avec le monde littéraire ne nous a guère servi qu'une stérile faconde étrangère au sujet, en lieu et place d'une réaction puissante de pensée solide et loyale ; c'était plutôt la crête brillante et jaillissante, l'écume d'une vague irritée, que la contre-marée profonde, calme, puissante. Quand cela finira-t-il ? quand quelque chose

de meilleur commencera-t-il ? Jusqu'à présent du moins personne en vérité n'a rien à se reprocher ; jusqu'ici, en effet, sauf quelques exceptions très honorables, presque aucun ecclésiastique américain en rapport avec le monde des lettres ne s'est entièrement rendu compte des circonstances décisives pour la foi et le système chrétiens au milieu desquelles il est appelé à exercer son ministère. Le profond sommeil dans lequel le clergé américain au milieu de tous ces dangers est jusqu'à cette heure demeuré enfoncé a beau être innocent, le fait qu'il dort toujours impose aux chrétiens qui veillent l'obligation de le saisir par les épaules, de le secouer rudement, jusqu'à ce qu'il se lève et coure à son poste où l'appelle un devoir pressant.

Après ces ecclésiastiques qui ont affaire d'une manière ou d'une autre avec la presse de notre pays, ceux qui ont quelque chose à voir dans les institutions nationales d'éducation sont les plus responsables : ils doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour arrêter et faire rétrograder le flot de cette influence puissante de la pensée anti-chrétienne qui partant des pays chrétiens étrangers monte constamment sur nos côtes.

Le professeur Seeley nous dit avec grande raison : « L'éducation est certainement un agent beaucoup plus puissant que la prédication, car elle agit d'abord sur l'être humain à un âge où il est beaucoup plus accessible à toutes les influences et surtout aux influences morales que plus tard ; puis elle agit incessamment, avec intensité, par un nombre infini de méthodes diverses pendant une suite d'années, tandis que la prédication agit par intervalles, le plus souvent faiblement et avec une méthode uniforme. » Certainement le pouvoir que le maître exerce sur le caractère moral et religieux aussi bien que sur le caractère purement intellectuel de son élève est le plus absolu peut-être que puisse posséder un être humain, celui de la mère seule excepté. Dans de telles circonstances ne trouvera-t-on pas presque monstrueux que le premier ministre Gladstone, un homme d'état chrétien, se soit cru personnellement obligé, dans son récent discours à l'université de Liverpool (en partie cité plus haut) de mettre en garde les étudiants contre ces « formes extrêmes de l'incrédulité » qui durant

l'année accadémique écoulée s'étaient répandues si abondamment dans toute l'Angleterre. Parmi tant de professeurs ecclésiastiques en rapport sans doute avec cette université, ne s'était-il pas trouvé un seul professeur non-seulement pour avertir ces étudiants, mais aussi pour traiter ces matières pertinemment dans les cours, de façon à rendre l'intervention personnelle de Gladstone superflue? Mais parlons de ce qui nous touche de plus près. Quand on songe au nombre immense d'ecclésiastiques qui occupent des postes importants dans nos établissements d'éducation, n'est-il pas monstrueux de penser que sans aucun doute pendant la prochaine année classique, d'une douzaine d'établissements spéciaux d'éducation en Amérique, sans en excepter les séminaires théologiques, il ne sortira qu'une vingtaine d'étudiants munis de leurs diplômes, sachant d'une façon précise ce qu'est le scepticisme moderne, ou comment ils ont à lutter contre lui; tandis que sans aucun doute il en sortira par milliers qui seront plus ou moins ébranlés dans leurs idées chrétiennes traditionnelles par Darwin, Tyndall, H. Spencer, etc? N'est-ce pas monstrueux? Les ecclésiastiques en question ne sont-ils pas évidemment coupables, coupables d'une criminelle négligence pour tout ce qui tient au soin et à l'instruction à donner à nos enfants chrétiens?

Non. Ce système moderne n'est en aucune façon une vieillerie, c'est à peine s'il est arrivé à la maturité. Les ecclésiastiques chrétiens, et chez nous et en Angleterre, qui se trouvent avoir maintenant quelque autorité par leur position ou leur influence, comme éducateurs, furent probablement et presque sans exception fixés, et presque pétrifiés dans toutes les questions religieuses, avant que l'*Origine des espèces*, la *Vie de Jésus*, les *Premiers principes*, ou autres volumes anti-chrétiens récents eussent vu le jour, et surtout qu'ils eussent presque transformé la base même de la pensée religieuse et ses méthodes. Quant au passé, ou même au présent, il serait parfaitement injuste et peu généreux de jeter la moindre accusation contre les maîtres chrétiens mentionnés ci-dessus. Bien plus, vu leur âge, et tout bien considéré, il serait tout aussi injuste et peu généreux de leur demander à l'avenir qu'ils se soumissent eux-mêmes

à une préparation approfondie qui leur permet de nous donner des élèves plus complètement informés, et plus complètement armés pour marcher à la rencontre des formes les plus redoutables de l'incrédulité moderne. Ce n'est donc pas pour les vétérans parmi nos éducateurs ecclésiastiques que sonne aujourd'hui la trompette d'alarme. Mais il n'en demeure pas moins vrai d'autre part qu'aucun ecclésiastique américain entrant maintenant en lice comme éducateur dans quelque'un des centres intellectuels ne peut manquer d'entendre, ou s'il entend, manquer de remarquer ces voix d'avertissement sans un degré évident de relâchement chrétien. Car non-seulement les étudiants se trouvent nécessairement plus exposés que toutes les autres classes d'hommes au courant envahisseur de l'incrédulité européenne ; ils doivent en outre bientôt devenir à leur tour, forcément ou bien une part active, un facteur de ce courant anti-chrétien, ou bien son plus puissant contre-poison. Que tout ecclésiastique chrétien apprenne donc immédiatement à trembler presque au seul nom de scepticisme moderne, jusqu'à ce que par une connaissance suffisante du sujet il puisse au contraire, autant que faire se peut, s'en montrer ouvertement vainqueur devant ses élèves. Comme autre moyen de résister au mal le clergé américain ne devrait pas tarder, avec l'aide des laïques peut-être, de fonder et de mettre en œuvre dans tous nos centres principaux quelque chose comme la *société d'apologétique chrétienne* (*Christian Evidence Society*) récemment instituée à Londres. « Elle ne fut point créée, dit le lord évêque de Gloucestre et Bristol, comme on l'a dit parfois avec un peu d'ironie, pour restaurer la foi au christianisme. Des hommes sérieux et profonds, épiscopaux et non-conformistes, ont pensé depuis longtemps que quelque effort d'ensemble devait être fait pour réfuter loyalement le scepticisme et l'incrédulité que l'on a pu distinctement remarquer ces dernières années dans toutes les classes de la société. » Dans ce but la société a eu recours d'après ce même auteur, « d'abord à des conférences adressées aux gens instruits ; secondement elle a formé des classes, sous des maîtres compétents, pour l'instruction des hommes des degrés inférieurs

de la société ; troisièmement elle a fait circuler des traités utiles et a fondé des prix pour ceux qui voudraient faire contrôler leurs études privées par des examens et des concours. L'attention populaire s'est naturellement portée plus spécialement sur les cours pour les gens instruits, mais la formation des classes a dépassé même ce qu'on en attendait, et, à en juger par le nombre des concurrents pour les prix offerts, les examens sur les preuves du christianisme formeront une partie considérable et des plus intéressantes de l'œuvre future de la société. » Comme autre méthode très efficace de contribuer à réagir contre l'influence des sceptiques modernes chez nous, l'ecclésiastique américain ne devrait pas non plus tarder à se mettre lui-même en mesure de tirer le meilleur parti possible des occasions presque innombrables qui se présentent constamment à lui dans ses rapports plus ou moins privés ou même exclusivement personnels avec les hommes. Ici plutôt que dans la chaire le pasteur plus que tout autre, s'il est quelque peu au fait du scepticisme moderne et dans un état d'entière sympathie avec les masses qui pensent et lisent, peut trouver une sphère presque illimitée pour la défense de la foi et du système chrétien contre les attaques particulières à notre époque. Ce pasteur devinera, quand on ne lui en fera pas la confiance, les doutes profonds, les ténèbres épaisses dans lesquelles se débattent, tantôt un homme de loi, ou un médecin, tantôt un littérateur ou un négociant. Il est bien vrai, pour les raisons indiquées en partie plus haut et pour bien d'autres différentes et opposées, qu'un pasteur ordinaire ne sera jamais de force à lutter avec avantage, même dans des conversations particulières, contre le scepticisme moderne, encore bien moins de dominer la position. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que même le pasteur en question peut journellement, autant que ses autres devoirs le lui permettent, se consacrer plus ou moins spécialement à cet objet jusqu'à ce que enfin il arrive à quelque chose comme une intelligence générale des traits les plus essentiels de l'incrédulité moderne. Et après avoir fait cela, il sera en mesure au moins d'éviter à la fois de faire des remarques déplacées et de renvoyer si

froidement en apparence ceux qui viennent l'importuner de leurs craintes, de leurs doutes religieux. De telles maladresses de la part du clergé n'ont que trop souvent poussé dans l'incrédulité les hommes qui doutaient et provoqué chez les incrédules une rupture ouverte avec leur précédente foi chrétienne. Si l'on ne peut réellement pas attendre avec justice davantage d'un pasteur ordinaire d'une paroisse ordinaire, la question se pose toujours plus : jusqu'à quand doit-on attendre encore pour prendre en considération l'ignorance habituelle des ecclésiastiques américains à l'égard des traits fondamentaux des formes modernes de l'incrédulité ? Quand y verra-t-on une objection décisive à ce qu'on leur confie les fonctions pastorales, l'instruction dans une congrégation où les courants de l'incrédulité agitent les esprits profondément ébranlés ? Que le clergé américain pour contrebalancer l'influence du scepticisme moderne sur la foi, l'espoir et l'avenir religieux de nos masses pensantes, choisisse un des moyens suggérés plus haut ou tel autre qu'il jugera bon, il n'en demeure pas moins certain que chaque pasteur doit être constamment poursuivi par la pensée de se préparer d'une manière très spéciale, très prolongée et très patiente. Mais pour l'ecclésiastique en question cette préparation est de fait, sauf dans le cas d'un petit nombre, pratiquement impossible. La grande majorité au contraire sera absolument empêchée de l'entreprendre, les uns par leurs devoirs impérieux, les autres par manque de dons intellectuels nécessaires, ceux-ci par leur incapacité plus ou moins complète pour une étude prolongée et recueillie. Aussi pour cette raison même le devoir d'accomplir cette préparation nécessaire s'imposera d'autant plus impérieusement aux personnes relativement peu nombreuses pour lesquelles seules la tâche n'est pas absolument irréalisable. Jusqu'ici nous avons supposé que le problème proposé au clergé était de contrebalancer l'influence des principaux sceptiques modernes sur les masses chrétiennes qui pensent et lisent. Supposons maintenant que le problème soit de savoir comment il convient de procéder directement avec ces sceptiques en personne ou avec leurs disciples avoués. Tout effort

pour ramener ces personnes au christianisme, pour être sérieux et en même temps pour promettre le moindre succès, doit partir de l'idée que tandis que ces gens ont commencé par être chrétiens, ils ont une fois ou l'autre fini par n'être plus chrétiens, mais anti-chrétiens. Maintenant ce passage du christianisme à quelque forme de foi religieuse ou autre hostile au christianisme n'est pas survenu chez eux sans raison suffisante. Il ne s'effectuera pas non plus chez eux de transformation religieuse en sens contraire, de sorte qu'ils viennent finir là où ils ont commencé, c'est-à-dire en étant chrétiens, s'il n'y a pas aussi une raison suffisante à ce changement. Comment donc ces personnes en sont-elles venues d'une part à renoncer au christianisme et de l'autre à accepter quelque forme de foi religieuse ou autre hostile au christianisme ? Les bévues dont nous avons parlé plus haut et que les théologiens ont précédemment commises à l'égard de doutes et de difficultés religieuses parfaitement sincères et particulières à notre époque, rendent incontestablement plus ou moins compte de ce fait. Il est vrai sans doute que malgré ces bévues des théologiens, quelques-unes des victimes de ces doutes et de ces difficultés ont pu se tirer d'affaire, comme l'observe Froude, c'est-à-dire ou « mettre le sujet de côté et se réfugier dans l'activité pratique » ou au moins s'arrêter après avoir simplement débarqué sur le rivage de « l'incrédulité, le cœur brisé, ou dans une insouciance indifférence. » Mais d'autres, assiégés de doutes et de difficultés particulières, en présence des procédés du clergé déjà signalés, ont été poussés par l'aiguillon d'une sorte de nécessité intellectuelle jusqu'à rejeter complètement le christianisme.

Et ce n'est pas tout, car esprits positifs de leur nature et ne pouvant trouver le repos dans une pure négation religieuse, ils ont été encore poussés plus loin, toujours plus loin, jusqu'à désirer ou même adopter l'une ou l'autre des croyances positives anti-chrétiennes qui ont cours maintenant dans les pays chrétiens. Si l'on désire un exemple de la manière facile dont le clergé a souvent transformé les questionneurs en douteurs, les douteurs en incroyants, et les incroyants en ennemis positifs du christianisme, le cas de Renan nous en fournira un

frappant. La première faute fut commise par la faculté du séminaire théologique de Saint-Sulpice, quand Renan, alors jeune homme, se présenta à l'examen annuel comme candidat au diaconat, et soumit quelques questions qui angoissaient son âme, et qui ne lui permettaient pas d'espérer d'entrer dans les ordres, si elles ne recevaient une réponse satisfaisante. Au lieu d'essayer de répondre à ces questions, la faculté non-seulement refusa de les examiner, mais même ordonna à Renan de se retirer. Une seconde faute fut commise après sa nomination au professorat des langues et littératures orientales au collège de France, quand, au sujet de quelques mots offensants pour la religion dans son discours d'ouverture, le clergé excita contre lui une telle clameur ecclésiastique, que le gouvernement se sentit obligé de suspendre indéfiniment le cours. Le clergé commit une troisième faute quand il accueillit l'apparition de la *Vie de Jésus* de Renan, avec une tempête d'accusations et de calomnies. Renan lui-même, avant son apostasie formelle, fit remarquer qu'on ne conserve pas une demi-foi pour ce pour quoi l'on est proscrit. La joie de souffrir pour la foi est si grande que plus d'une nature passionnée a embrassé des opinions pour le bonheur de mourir pour elles; en ce sens la persécution a un merveilleux effet pour fixer les idées et bannir les doutes. Les sceptiques, dit-il, sont timides, indécis, ils croient à peine à leurs propres idées, mais peut-être s'ils étaient persécutés pour elles finiraient-ils par croire en elles. Combien M. Renan ne doit-il pas de reconnaissance aux théologiens qui lui ont aidé à finir ainsi, à croire fermement en ces vues les plus anti-chrétiennes qu'il avait débuté par présenter seulement sous forme de questions timides, indécises, de doutes!

Heureusement cependant le spectacle d'une meute de théologiens à la piste d'un homme ayant des doutes sur la religion et le pourchassant jusqu'à ce qu'il en vienne à une rupture ouverte avec le christianisme, se fait aujourd'hui de plus en plus rare. Oui, le temps est venu où même le sceptique avoué peut vivre librement, comparativement en paix, et côte à côte avec les chrétiens. Strauss parle d'un temps où « comme si c'eût été un sanglier d'Erymanthe rôdant dans la contrée, quiconque

pouvait porter un fusil ou même élever la voix, était debout, en armes contre la théorie mythique des évangiles. » Mais Tyndall dit aujourd'hui : J'ai le privilège de jouir de l'amitié d'un cercle choisi d'hommes religieux, avec lesquelles je converse franchement sur des sujets théologiques, exprimant sans détour les notions et les opinions que j'ai au sujet de leurs doctrines, et écoutant de mon côté la critique qu'ils en font. J'ai jusqu'ici trouvé en eux des hommes libéraux et aimants, patients pour écouter, tolérants à la réplique, qui savent concilier les devoirs de la courtoisie avec l'ardeur des discussions. » En réalité toutes ces méprises théologiques qui se commettaient autrefois, et se commentent encore parfois, parce que l'on confond de sérieuses difficultés intellectuelles sur les vues courantes du christianisme, avec l'orgueil intellectuel, et le mal moral, n'ont pas été seulement généralement reconnues, mais encore presque universellement désavouées par les théologiens les plus libéraux et les plus avancés de nos jours. Puisse un arbre qui n'a jamais porté qu'un fruit amer et mauvais, pour les âmes plongées dans la profondeur du doute et de l'anxiété au sujet des choses religieuses, se flétrir toujours plus sous l'ardent dédain de tous les docteurs chrétiens !

Tout un courant puissant qui, jusqu'ici n'avait guère fait qu'éloigner du christianisme d'immenses multitudes de questionneurs honnêtes et profonds, pour les lancer dans des théories positivement anti-chrétiennes, se retourne aujourd'hui chez nous d'une façon complète et, comme une énorme marée, s'efforce de ramener ces incrédules à leur point de départ chrétien. Mais cela suffira-t-il pour ramener sur le terrain chrétien soit les chefs modernes du scepticisme, soit leurs disciples aimés ? Gardons-nous de le penser. Et pour pénétrer jusqu'aux raisons profondes de ce fait, revenons au cas spécial de Renan pour le considérer de plus près. Supposons d'abord qu'au lieu de le repousser rudement, et de le chasser violemment pour le simple fait qu'il présentait quelques questions agitant son esprit, la faculté du séminaire de Saint-Sulpice, alors qu'il se présentait comme candidat au diaconat, eût au contraire été à son égard « libérale, aimable, patiente pour écouter, tolérante

à la réplique. » Il est fort peu probable que, même dans ce cas, M. Renan eût obtenu immédiatement la solution satisfaisante des problèmes religieux qui le préoccupaient et sans laquelle il ne pouvait espérer d'entrer dans les ordres sacrés. Cependant reçu avec affection et sympathie dans le séminaire, au moins comme étudiant à l'essai, jouissant du constant privilège de converser franchement avec ses professeurs sur les points qui le préoccupaient le plus, on peut presque affirmer, du moins cela est possible, qu'au lieu d'être comme il est aujourd'hui à la face du monde chrétien, un des plus formidables ennemis qui se soient jamais élevés contre le christianisme, M. Renan serait au contraire sorti de Saint-Sulpice, prêtre romain d'entre les plus dévots et les plus dévoués. Mais qu'on se figure M. Renan aujourd'hui transformé en un des plus dévots et plus dévoués prêtres de Rome par le simple fait qu'il serait reçu dans quelque établissement théologique romain par des hommes libéraux, aimables, patients à écouter, tolérants à la réplique et qui lui accorderaient le privilège constant de converser librement avec ses professeurs jusqu'à son examen. Non ! depuis le jour où il fut si brusquement repoussé de Saint-Sulpice, M. Renan a, entre autres choses, subi mille révolutions radicales quant à la manière de concevoir les choses religieuses ; il en est venu à considérer le christianisme d'un œil positivement hostile ; il s'est accoutumé de plus en plus à rejeter comme de purs sophismes tout ce qui autrefois lui paraissait avoir quelque droit à être cru. Pour ces raisons, et d'autres semblables, le Renan qui fut à une époque de son histoire religieuse le profond et respectueux candidat chrétien au diaconat romain, et le Renan qui est aujourd'hui l'auteur anti-chrétien de la *Vie de Jésus*, sont en réalité deux hommes différents. L'essai que pourraient faire les théologiens de leur amabilité, de leur patience et de toutes les méthodes cléricales les plus persuasives, ne saurait avoir non plus le résultat qu'il aurait pu avoir autrefois. Ce qui est vrai ainsi de M. Renan en particulier, l'est aussi plus ou moins de tout autre sceptique moderne.

D'abord ces sceptiques abordent toujours la discussion des

questions religieuses fondamentales par un biais positivement anti-chrétien. La source de l'opposition de ces sceptiques au christianisme est une répugnance des plus prononcées contre le surnaturel. En 1835 déjà, Strauss exprimait une idée dominante chez les principaux penseurs allemands quand il disait : « La totalité des choses finies forme un vaste cercle, qui, à moins qu'il ne doive son existence et ses lois à un Pouvoir supérieur, ne souffre aucune intrusion du dehors. » Quand Strauss dit cela, il est probable cependant qu'il n'eût pas rencontré une entière adhésion hors de l'Allemagne, sauf çà et là de la part de quelques esprits isolés. Mais aujourd'hui dans tous les pays chrétiens, il y a des dizaines de milliers d'hommes pour lesquels ce langage semblerait timide et conservateur quant à la négation du surnaturel ; bien loin de concéder que la totalité des choses finies doive au moins son existence et ses lois à l'intrusion spéciale du dehors d'un Pouvoir supérieur, ils diraient plutôt avec Tyndall, que « rien n'indique que l'action de la loi (celle de la permanence de la force) ait été pour un moment suspendue ; rien n'a jamais montré que la nature ait été contrariée par une action spontanée. »

Ce n'est pas assez que cette tendance moderne à la négation absolue du surnaturel soit universellement répandue dans nos pays chrétiens. Il y a également un préjugé très enraciné qui fausse toutes les recherches des sceptiques dès que le surnaturel est en question. Un exemple des plus éclatants en est donné par Strauss quand il déclare à la fin de sa *Vie de Jésus*, que ni un évangile, ni tous ensemble, ne peuvent prétendre au degré de confiance historique que nous réclamerions pour abaisser notre raison au point de croire à des miracles. De même lorsque Renan dit : « Ce serait sortir des vraies méthodes historiques que de trop écouter ici nos répugnances et pour échapper aux objections qui pourraient s'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui aux yeux de ses contemporains avaient vraiment une valeur capitale. Cela signifie que nous ne devons pas, pour échapper à la conclusion que Jésus a réellement fait des miracles, hésiter à adopter comme la dernière ressource de ceux qui sont bien décidés à n'avoir

rien à faire avec les miracles, l'hypothèse que Jésus, comme tous les autres magiciens accomplissait ses prodiges par fourberie et fraude conscientes. » Telle est la répugnance que les sceptiques modernes ont pour le surnaturel. On concevrait plutôt, d'après eux, que les évangiles fussent des mythes, que Jésus fût un simple thaumaturge trompeur, que d'admettre qu'un « savant » moderne puisse croire au surnaturel.

Après avoir cessé de réprimer, de proscrire, de persécuter « la génération présente d'incrédules, » après être devenu toujours plus libéral, aimable, patient pour écouter et tolérant à la réplique, le théologien ne devra donc pas s'étonner de voir les calmes et naïfs arguments avec lesquels il espère follement ramener au christianisme ces infidèles ne produire absolument aucun effet. Ces arguments sont, au moins dans leur pensée, et leurs principes fondamentaux, tous plus ou moins distinctement fondés sur la supposition qu'ils seront reçus et appréciés par des personnes ayant une certaine prévention en faveur du surnaturel. Ils sont tous adaptés à l'état d'esprit particulier à « la génération présente d'incrédules » avant qu'ils eussent cessé d'être chrétiens ; mais ils ne sont nullement adaptés à cette autre atmosphère religieuse dans laquelle ces sceptiques vivent aujourd'hui, se meuvent et pensent. Par conséquent en abordant les sceptiques modernes avec des arguments calmes et bien élaborés, les théologiens ne feront pas la moindre avance dans la tentative de ramener leurs adversaires au christianisme, ou bien il faudra que ces théologiens, au commencement de leur entreprise, abandonnent absolument, comme part importante dans leurs efforts, tous les arguments traditionnels en faveur du christianisme. Non-seulement en effet ces arguments supposent tous plus ou moins clairement l'existence dans les esprits à convaincre d'une disposition favorable à la foi au surnaturel ; mais de plus tous ces arguments sont parfaitement familiers à ces sceptiques modernes intelligents, et ils ont été comme tels rejetés depuis longtemps comme non convaincants. S'ils sont arrivés sous une forme ou sous une autre à l'anti-christianisme, c'est en dépit de ces arguments traditionnels et ce qui a été incapable de les empêcher de devenir sceptiques,

pendant qu'ils avaient encore au moins quelques traces de leur préjugés primitifs et chrétiens en faveur du surnaturel, ne pourra bien certainement pas suffire à les ramener au christianisme, quand toutes leurs tendances répugneront à la moindre croyance au surnaturel. Prenons par exemple quelqu'un dans la disposition d'esprit de Tyndall qui place « la sorcellerie, la magie, le miracle, la providence spéciale » tout à fait sur le même niveau, ou de Renan qui dit : Nous ne croyons pas aux miracles, nous ne croyons pas aux esprits, à la sorcellerie, à l'astrologie. Les arguments théologiques usuels, bien que renouvelés, modernisés, auront-ils la moindre influence pour ramener Tyndall ou Renan à leur croyance chrétienne primitive soit aux miracles, soit à la providence spéciale ? Autant vaudrait-il demander au chrétien d'âge mûr et de bon sens de revenir aux jours crédules de son enfance et de croire de nouveau aux lutins, aux centaures, aux hippogriffes, simplement parce que ces choses-là ont eu de tout temps leur place dans les chants, les contes des nourrices et des bonnes d'enfants. Il est facile de prouver que nous ne nous trompons pas ici ; que nous n'insistons pas même trop sur ce point. Pourquoi en effet le chrétien d'âge mûr refuse-t-il presque avec indignation d'entendre parler sérieusement de lutins, de centaures et d'hippogriffes, tandis qu'à une période précédente de son développement il pouvait en entendant le récit des ignorants ou des superstitieux être positivement convaincu de l'existence réelle de ces êtres fabuleux ? Sans doute parce qu'il n'a plus comme l'enfant une disposition mentale favorable à la croyance en ces êtres imaginaires, mais plutôt une opposée. Mais si vous demandez à ce chrétien, pourquoi il n'a plus cette disposition favorable mais plutôt une opposée, il vous répondra immédiatement que c'est pour les deux principales raisons suivantes ; d'abord parce qu'il est maintenant plus haut sur l'échelle du développement intellectuel qu'aucun enfant ne saurait l'être ; puis, parce qu'il a maintenant une expérience et une connaissance bien plus grandes qu'aucun enfant, du monde actuel des faits et des lois, en tant que distinct du monde imaginaire de la fantaisie et du caprice. Il en est au fond justement de même des principaux

sceptiques modernes et de leurs disciples avoués. Ainsi Tyndall dit : « Le sauvage voit dans la chute d'une cataracte le saut d'un esprit, et le bruit du tonnerre est pour lui le retentissement du marteau d'un dieu irrité. Mais l'observation tend à contenir les émotions et à corriger ces essais de construction intellectuelle qui ont l'émotion à leur base. L'un après l'autre les phénomènes naturels ont été rapportés à leurs causes prochaines et l'idée de volonté personnelle et directe se mêlant à l'économie du monde, perd de plus en plus de terrain. Avant l'adoption de ces méthodes, l'imagination errait sans frein à travers la nature, mettant à la place des lois les fictions d'une crainte superstitieuse. Pendant des milliers d'années la magie, la sorcellerie, les miracles, la providence spéciale ont eu tout le monde en leur faveur... M. Mozley accorde que le fait d'être accepté par les ignorants et les superstitieux est de peu valeur pour les miracles... Mais il considère comme une chose importante le fait qu'ils l'ont été aussi par des gens *instruits*. Instruits, en quel sens?... Comme les neuf dixièmes du clergé actuel ils étaient versés dans la littérature grecque, latine, juive, mais quant à la connaissance de la nature, ce qui est ici la seule chose nécessaire, ils étaient de nobles sauvages, et rien de plus. »

Si le chrétien pouvait un moment se placer au point de vue du sceptique moderne, par rapport au surnaturel, il reconnaîtrait que l'argumentation consiste à repousser les miracles, la providence spéciale et tous les autres traits surnaturels du christianisme, justement pour la même raison, prise dans son principe profond, qui tout à l'heure le conduisait, comme chrétien, à repousser sans hésitation revenants, centaures et hippogriffes. Cette raison, telle qu'elle lui apparaîtrait maintenant dans son scepticisme supposé, serait double comme nous venons de le voir : il se trouverait alors à un degré plus élevé de développement intellectuel, et sentirait qu'il possède une expérience et une connaissance trop étendue du monde actuel des faits et des lois, en opposition au monde chimérique de l'imagination et du caprice, pour qu'elle puisse encore se concilier avec la croyance au miracle, à la provi-

dence spéciale, aux revenants, aux centaures, ou à toute autre fiction possible de l'émotion pure et de l'imagination, sous une forme surnaturelle quelconque.

Comment les partisans du christianisme devront-ils donc s'y prendre pour placer devant les yeux des sceptiques modernes quelque preuve établissant d'une manière satisfaisante que les faits surnaturels du christianisme méritent d'être tenus pour vrais ?

« Les changements qu'a amenés dans les esprits la tendance moderne à l'égard de ce qui constitue la preuve peut, dit le Rév. M. Fowle, se résumer en deux points : D'abord la nature de preuve que l'on réclame est entièrement changée et un grand nombre de témoignages qui autrefois eussent été soumis au jury, sont aujourd'hui écartés dès l'abord d'une façon sommaire. Un fait ne peut se prouver que par des faits... Secondement, avant même que le procès commence, les esprits des juges se trouvent imbus de présuppositions à priori, qui du reste sont en somme, parfaitement raisonnables. L'existence de lois immuables, la marche régulière et naturelle de la vie, les nombreux cas dans lesquels ce qui semblait être l'effet d'une chance ou d'un miracle a été ramené dans la sphère d'une causalité définie ; toutes ces choses prédisposent l'esprit contre les partisans du surnaturel. C'est là le programme d'un long, peut-être d'un éternel conflit entre la religion et le rationalisme, continue-t-il. Ni l'un ni l'autre des opposants ne pouvant convaincre l'autre, par de purs arguments, ils doivent s'en tenir à pénétrer graduellement les esprits de prédispositions favorables à la tendance que chacun d'eux défend. La prédisposition ne peut s'inspirer que par des moyens moraux.

« Le rationalisme fera appel dans l'humanité plutôt au côté des vertus de l'intelligence. La religion en appellera aux espérances et aux désirs de l'homme. Tout essai de réfuter les « sceptiques » par des méthodes purement intellectuelles est plus qu'inutile. » Or, si ces remarques de M. Fowle publiées d'abord dans le *Contemporary Review*, et reproduites dans le *Popular Science Monthly*, sont réellement fondées,

elles sont d'un bien fâcheux augure pour l'avenir du christianisme en quelque lieu que ce soit. Car, tout d'abord comme le remarque M. Fowle lui même, « il est aussi clair que le jour que la science a de plus en plus une prise effective sur les esprits, grâce à des milliers d'organes, et que s'emparant d'eux par une suite de brillants succès, cette tendance (cet esprit de rationalisme) passe rapidement du petit nombre à l'esprit public. Tôt ou tard nous allons nous trouver en présence d'une disposition des esprits à n'accepter comme fait que ce que les faits peuvent prouver, ou ce à quoi les sens peuvent rendre témoignage. » Il est donc évident dès lors que si la manière d'agir à l'égard des sceptiques que propose M. Fowle est réellement la seule à adopter en *dernier ressort* par les partisans du christianisme, ceux-ci doivent se préparer à voir le christianisme perdre de plus en plus de son influence sur la masse de ceux qui pensent et lisent; et cela précisément dans la proportion où l'esprit de rationalisme s'étendra et deviendra de plus en plus « partie intégrante de l'intelligence humaine. » En outre, si nous entreprenons réellement de restaurer la foi au christianisme chez les sceptiques modernes et leurs disciples purement d'après la manière indiquée, où s'arrêtera le mouvement, sera-ce aux miracles et à la providence spéciale? Mais supposons que l'esprit de religion devienne trop avide de surnaturel pour se contenter de cela. Supposons que foulant aux pieds toutes les puissances de l'intelligence, et ignorant le monde entier des faits, l'esprit de religion, sous le fouet et l'éperon d'espérances et de vœux purement religieux, ramène les esprits à croire non-seulement aux miracles et à la providence spéciale, mais aussi à la sorcellerie, à la magie, aux revenants, aux centaures, aux hippogriffes. Non, ce n'est pas par la méthode suggérée par M. Fowle, mais par une tout autre que les partisans du christianisme ont à se rallier à la rescousse de leur foi religieuse; et cette autre méthode est précisément celle que M. Fowle rejette plus haut comme plus qu'inutile, savoir la méthode purement ou du moins principalement intellectuelle. Dans une époque où des hommes de la plus

grande intelligence rangent librement dans la même catégorie la sorcellerie, la magie, les miracles, et la providence spéciale, les chrétiens eux-mêmes ne peuvent rester à mi chemin. S'ils reconnaissent que la magie et la sorcellerie ont été bannies du monde des faits et de l'examen intellectuel, ils ne doivent plus se contenter de dire que les miracles et la providence spéciale doivent toujours être purement et simplement objet de foi, ou même en appeler comme dernière raison en leur faveur à une prédisposition basée sur des espérances ou des désirs d'ordre purement religieux. Au contraire, la seule chose à faire aujourd'hui en faveur des miracles, de la providence spéciale, et de tous les autres traits surnaturels du christianisme, c'est de les citer loyalement et sans crainte à la barre de la pensée et de la culture moderne pour être soumis à une enquête calme et soigneuse. Si dans leur prétention à trouver place dans le monde des faits et des êtres réels, ils ne peuvent pas fournir de meilleure raison devant la culture moderne que la sorcellerie et la magie, les hommes imbus de la culture moderne à leur tour n'auront pas besoin d'avancer de raison plus solide pour repousser la foi aux traits surnaturels du christianisme, que pour repousser celle à la magie et à la sorcellerie. En prenant d'un point de vue purement intellectuel le problème des traits surnaturels du christianisme, nous n'oublions pas sans doute que la philosophie allemande considérée dans son principe, surtout à partir de Kant, a tout fait pour produire cette disposition presque invétérée à ne pas croire au surnaturel, qui aujourd'hui s'est si largement répandue et enracinée parmi les masses. Mais Renan représente sans doute ces masses contemporaines quand il dit : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, mais au nom de l'expérience constante que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas que le miracle est impossible, nous disons qu'il n'y a pas jusqu'ici de miracle prouvé. Aucun des miracles dont sont remplies les histoires anciennes ne s'est accompli dans des conditions scientifiques. » Et Huxley ajoute : « Par conditions scientifiques je n'entends pas seulement parler des vérités de la phy-

sique, des mathématiques ou de la logique. Car par science j'entends toute connaissance qui repose sur une évidence et un raisonnement de même nature que ceux qui emportent notre assentiment aux propositions scientifiques ordinaires. Et si quelqu'un est capable de prouver que sa théologie repose sur une évidence valable et sur un raisonnement sain, j'estime qu'une pareille théologie doit prendre place comme partie constitutive de la science. »

Voilà donc le gant que les sceptiques modernes jettent aujourd'hui, et cela presque avec défiance, aux pieds des partisans du christianisme. Laisant de côté toute matière philosophique controversée, ils disent : Fondez les faits surnaturels du christianisme sur une base d'évidence et de raisonnement de même nature que ce qui attire notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, sinon nous ne pourrons jamais rien avoir affaire avec ces faits du christianisme. Qui donc parmi les partisans modernes du christianisme relèvera le gant ? Les théologiens de profession sans doute le feront, semble-t-il au premier abord. Mais après mûr examen, le fait semble être au contraire que devant le problème qui se pose aujourd'hui, savoir de placer la foi et le système chrétiens sur une base vraiment scientifique, les théologiens de profession sont et seront même toujours plus ou moins impuissants. S'il en est ainsi il faut que les laïques chrétiens relèvent le gant, ou bien que tous les partisans du christianisme confessent en chœur qu'ils n'ont pas de base réellement scientifique pour asseoir leur croyance aux traits surnaturels de leur système religieux.

III. Ce que nos laïques ont à faire à ce sujet.

Le seul but d'une investigation réellement scientifique, en religion comme en toute autre matière, est simplement de trouver et de constater la vérité. « Or, dit l'évêque de Gloucester et Bristol, en dépit de toutes leurs fautes, les hommes sont certainement aujourd'hui à la recherche de la vérité. Il peut y avoir de mauvaises applications de la critique histori-